

ments. Mais l'artiste a habité longtemps le désert, se promenant partout, dit sa biographie, avec un piano qui ne le quittait jamais et qui était transporté à dos de chameau; il a noté littéralement la tempête, il a écrit le chant du vent, il a saisi les hurlements épouvantables de l'ouragan déchaîné, et c'est le résultat de plusieurs années d'observation, et d'étude curieuse et infatigable que vous avez en ces admirables mesures, qui peuvent paraître bien courtes, mais qui représentent un immense travail et sont un vrai chef-d'œuvre.

Une mélodie toujours soutenue et savamment dirigée, éclate, s'interrompt, prend et reprend sans cesse, se suivant inflexiblement depuis le commencement jusqu'à la fin, tandis qu'elle est accompagnée, ou plutôt comme contrariée dans sa marche par ces mille accords qui la suivent, qui se brisent contre elle et reproduisent avec une vérité complète ces mugissements, ces grincements de l'orage, enfin tous ces bruits étranges et horribles qui donnent tant de grandeur et de majesté à ces effrayantes convulsions de la nature.

La voix de l'homme terrifié, voix suppliante, voix arrachée du fond d'un cœur tordu par l'épouvante et s'élevant jusqu'au ciel, retentit jusqu'à dominer parfois le bruit des éléments en fureur, et ajoute encore à l'impression de terreur; voilà ce qu'il fallait rendre, et voilà ce qui a été admirablement exprimé par l'artiste, et on peut le dire, parfaitement rendu par l'orchestre et les choristes de mardi soir.

C'est à cela que nous voulons borner nos observations sur la première partie; nous espérons avoir l'occasion de continuer à une nouvelle audition.

Mais nous ne voulons pas terminer sans féliciter les exécutants, et sans nous unir à l'approbation qu'ils ont trouvée partout:—un travail si soutenu et si habilement accompli développe chez eux le goût de la musique, et fait triompher de ses plus grandes difficultés, tandis qu'il donne le sentiment des grandes choses de l'art à tous les auditeurs.

Après de telles impressions et cette émotion si élevée que fait éprouver cette belle et grande musique, on comprend quel moyen d'attraction et de haute éducation morale on peut trouver ainsi pour notre population.

A des esprits actifs, pleins de vie et de mouvement dont il faut modérer continuellement l'impétuosité et l'élan, il faut un aliment, il faut une diversion qui élève et qui utilise leurs dons précieux au lieu de les anéantir dans l'inaction, ou de les laisser se pervertir faute d'une impulsion persévérante.

Voilà les premiers avantages que nous trouvons dans une institution semblable; le développement du goût dans notre population, l'heureux emploi des forces de notre jeunesse et de ses meilleures dispositions, enfin la préservation de tant d'occasions dangereuses, à redouter surtout dans une grande ville.

Un autre avantage est le fruit que l'on peut retirer de ces exercices pour les bonnes œuvres; on ne peut toujours recourir aux bazars, aux loteries, que n'emploie-t-on plus souvent les ressources que nous offre la musique; la soirée de mardi dernier sera, nous l'espérons, un puissant encouragement dans l'avenir.

L'exécution, comme nous l'avons déjà dit, fait le plus grand honneur aux chanteurs, aux instrumentistes, enfin à l'habile et infatigable directeur de cette association, M. l'abbé Perrault, qui a su trouver dans cette circon-

tance un si bon emploi de ses efforts pour le bien-être des orphelins.

Montréal possédait depuis longtemps cette œuvre des orphelins. Quelle est celle qui a eu le mérite de l'instituer? Quelle est cette bienfaitrice qui a eu la force et la constance de la soutenir pendant tant d'années? Qui a procuré l'éducation de tant de jeunes enfants dont un si grand nombre est déjà placé dans plus d'un métier et même dans plusieurs professions libérales? C'est là un secret, un mystère qu'il ne nous est pas permis de révéler; Dieu le connaît, depuis longtemps, ce mystère de la charité d'un cœur si noble et si généreux que tant d'infortunes en cette ville bénissent en secret.

La miséricorde divine a ses élus dans Montréal, des ministres de sa tendresse qui sont à peine connus et qui cependant passent en répandant le bien à pleines mains: leurs noms ne sont pas livrés à la publicité, et cependant ils comptent leurs jours, leurs heures, leurs instants, par d'innombrables bienfaits. Nous nous taisons donc, car proclamer ici le nom de la protectrice généreuse qui a le plus contribué depuis tant d'années à cette belle œuvre des orphelins, serait porter atteinte à sa délicatesse et à ses intentions les plus expresses. Mais ce nom est connu et béni de milliers d'âmes reconnaissantes.

Une triste nouvelle nous est arrivée ces jours derniers, le R. P. Lacordaire a cessé de vivre; nous avons publié sa biographie l'année dernière, nous n'y reviendrons que plus tard lorsqu'on aura donné de nouveaux détails: qu'il nous suffise de dire que le R. P. Lacordaire, l'illustre orateur, est mort dans cette asile béni du Collège de Sorèze, où il avait été cacher sa gloire et où, loin du regard des hommes et de la célébrité, il déployait tous les efforts de son zèle et les ressources de son talent dans l'éducation de la jeunesse.

Nous ne savons jusqu'à quel point le R. P. Lacordaire a participé à quelques-uns des défauts et des illusions de son siècle, comme on l'a dit quelques fois, mais ce que nous n'ignorons pas c'est qu'il n'a pas seulement brillé par un génie hors ligne, mais aussi par d'admirables exemples.

Lancé tout jeune à Paris, avec une éducation vicieuse par l'incrédulité du temps, à peine a-t-il vu la vérité qu'il s'est donné tout entier à elle; il n'a pas hésité dès lors à rompre avec les entraînements du monde et il a professé sa foi avec le courage le plus grand, et la pureté la plus entière; le respect humain, les attaques des impies, l'appel des passions, n'ont eu dès lors aucun empire sur lui; d'ailleurs, comme il l'a dit lui-même, jusque-là il avait eu l'esprit plus gâté que le cœur, et il était dégoûté du mal sans même l'avoir connu.

Plus tard, renonçant aux brillantes promesses de la célébrité, salué par M. Berryer, le prince des orateurs, comme le plus riche espoir du Barreau de Paris, il quitta tout pour aller s'enfermer à St. Sulpice; dans la générosité de son zèle, la conviction de sa foi, il ne pouvait se contenter d'être chrétien, il lui fallait de plus être apôtre.

Au sortir du séminaire, cette célébrité qu'il avait fui dans le siècle, lui revint plus grande qu'il l'eût peut-être jamais espérée auparavant. Ayant à défendre la plus grande des causes, à proclamer une doctrine sublime, appelé à la première chaire de la France, il conquiert dès les premières fois une gloire et une réputation auxquelles la chaire chrétienne n'était pas accoutumée